

avec le pinceau de Wateau, et trouvaient que pour le moment tout le progrès possible consistait à romantiser Berlin et Dorât, M. de Laprade spontanément, modestement, loin des influences et des excitations parisiennes, essayait d'introduire quelques éléments nouveaux dans notre poésie menacée d'épuisement.

Il comprit de suite qu'il n'y avait rien de neuf à tenter dans l'ordre de la forme pure. S'obstiner à chercher encore l'originalité de ce côté, c'était faire fausse route. La langue poétique de ce siècle est désormais fixée; et ceux qui s'ingénient encore à remanier l'idiôme, à combiner de nouveaux rythmes, ceux qui dans cette voie veulent encore être inventeurs après Lamartine et Victor Hugo et tant d'autres, ceux-là se trompent d'autant plus lourdement qu'en s'imaginant aller vers l'avenir, ils ne regardent que le passé. Ce n'est pas la forme de notre poésie qu'il importe de rajeunir, c'est le fond. La différence aujourd'hui entre un bon poète et un mauvais poète n'est pas dans l'habileté plus ou moins grande à savoir tourner un vers. Le nombre est considérable de ceux qui excellent dans la partie purement technique; mais petit est le nombre de ceux qui peuvent et même simplement veulent penser. Aussi, la poésie est-elle chez nous quelque chose qui ne tient à rien, qui vit en l'air, et le poète un automate qui rend des sons prévus en face d'objets convenus.

De son côté, la critique n'est pas moins routinière que la poésie. Je me souviens très-bien des principaux reproches qui furent adressés à *Psyché* au moment de son apparition. Ils étaient tous tirés du caractère philosophique et symbolique de cette œuvre, c'est-à-dire, de ce qui constituait précisément sa nouveauté. La philosophie de l'histoire, les théories sociales, cette préoccupation de l'ensemble, de la marche et de l'harmonie des choses humaines, toutes ces considérations qui tiennent tant de place dans l'esprit de notre siècle n'a-